

PROLOGUE

France, zone occupée
16 juillet 1942

Les quatre membres de la famille étaient à la maison quand ils débarquèrent.

Monsieur et Madame Silbermann, Abel et Vidette, se reposaient au salon après le repas frugal, mais succulent, que leur avait préparé Éliane, la gouvernante. Chacun était confortablement installé dans son fauteuil Louis XV. Vidette était plongée dans l'un de ses chers romans d'amour, son moyen d'évasion préféré. Abel, la mine soucieuse, parcourait un article du journal collaborationniste *Le Temps* qui traitait de sujets autrement plus graves. La situation de la France empirait. Il y avait maintenant plus de deux ans que le rouleau compresseur de la Wehrmacht avait envahi le pays sans quasiment rencontrer de résistance, et chaque jour semblait apporter son nouveau lot d'horreurs.

Assise au piano, baignée par le chaud soleil qui entraît à flots par les deux portes-fenêtres, leur fille de dix-sept ans, Miriam, travaillait un passage en arpèges à la main droite, extrêmement ardu. De temps en temps, elle s'interrompait pour consulter les notes manuscrites dont certaines se voyaient à peine sur le papier jauni.

Miriam avait un joli toucher au piano, mais son instrument de prédilection était le violon, pour lequel elle faisait preuve d'un don exceptionnel. Le véritable pianiste de la famille, c'était son petit frère de douze ans, Gabriel, dont la virtuosité surpassait celle de ses professeurs, y compris celle de son père. Durant plus de vingt ans, Abel avait été un enseignant respecté du Conservatoire de Paris, jusqu'à ce que son directeur, Henri

Rabaud, ne décide d'aider le régime nazi à « nettoyer » la vénérable institution de certains de ses employés, et ce, en vertu de la première loi sur le statut des Juifs entrée en vigueur en 1940.

Depuis la perte de son poste, Abel Silbermann faisait bouillir la marmite en donnant des cours particuliers. Les choses n'étaient plus ce qu'elles étaient, mais il s'accrochait à l'idée que la fortune familiale, bien qu'allant en s'amenuisant, leur permettrait de surmonter cette période difficile. Abel s'enorgueillissait également d'une splendide collection d'instruments historiques, certains hérités de son père, d'autres dénichés au fil des ans dans des ventes aux enchères spécialisées en France, en Suisse et en Allemagne – mais cela, c'était avant la guerre, bien entendu. La mort dans l'âme, Abel avait déjà dû se séparer d'un violoncelle Stradivarius de 1698, l'une de ses plus belles pièces, afin de renflouer ses comptes. Serait-il amené un jour à vendre tous ses précieux instruments ? C'était pour lui un motif récurrent d'inquiétude.

Hélas, un sort bien pire guettait Abel Silbermann. Il l'ignorait encore, mais le mal était pratiquement à sa porte.

— *Merde, c'est dur*¹, marmonna Miriam qui s'échinait sur les difficultés de sa partition.

Ses doigts avaient du mal à trouver les touches. Gabriel, lui, jouait ce morceau avec aisance. Mais c'était Gabriel.

Sa mère, tirée de sa lecture, sursauta :

— Miriam, surveille ton vocabulaire !

Abel, lui, s'autorisa un sourire derrière son journal.

— Père, puis-je noter quelques doigtés au crayon à papier ? demanda Miriam. Je n'appuierai pas avec la mine, c'est promis, afin qu'on puisse les gommer.

Le sourire d'Abel s'envola.

— Tu as perdu l'esprit, ma fille ! Il s'agit d'un manuscrit original, signé du compositeur en personne. As-tu la moindre idée de sa valeur ?

Miriam rougit, consciente de sa sottise.

1. En français dans le texte (NdT).

— Veuillez m'excuser, Père. J'ai parlé sans réfléchir.

— Cette partition ne devrait même pas sortir de sa boîte, et encore moins être profanée par des annotations au crayon ! Tu diras à ton frère de la remettre là où il l'a trouvée. Et qu'elle y reste, à l'avenir ! Ces choses-là sont précieuses. Ce manuscrit plus que toute autre.

— Gabriel en est bien conscient, Père. Il l'appelle le trésor de notre famille.

— C'est tout à fait vrai, répondit Abel, radouci. Où est-il, à ce propos ?

— Encore dans son cagibi, je pense.

Depuis l'invasion nazie, Gabriel n'avait pas la vie facile, à l'école. Il détestait devoir porter l'étoile jaune, obligatoire dès qu'il sortait de la maison. Certains enfants le molestaient et lui lançaient des insultes antisémites. À force, il s'était réfugié dans la solitude et, lorsqu'il ne travaillait pas ses gammes et ses partitions, il aimait s'isoler pour étudier sa musique. Son « cagibi », c'était l'espace étroit du vide sanitaire, un dédale de recoins et de renforcements qui courait derrière les murs lambrissés de la vaste demeure, reliant les nombreuses pièces selon un plan connu de Gabriel seul. On le surprenait parfois en train d'épier la famille à travers l'un des œilletons qu'il s'était ménagés dans le mur, ce qui ne manquait pas de déclencher des protestations : « Gabriel, quand vas-tu donc cesser tes sottises ! » Il réapparaissait quelques instants après, comme par magie, désarmant tout le monde par son rire d'enfant. D'autres fois, il pouvait rester caché pendant des heures, sans qu'on ait la moindre idée de l'endroit où il se trouvait. Un vrai rat d'égout, plaisantait toujours son père. Puis, les Silbermann avaient eu vent d'effroyables récits en provenance d'Ukraine, de Pologne, de partout. Des Juifs qui se terraient sous les parquets et dans les égouts pour ne pas être déportés dans des camps de travaux forcés, voire pire. Abel n'avait plus jamais évoqué les rats d'égout.

— Si seulement il pouvait sortir de là... soupira Vidette. Il passe trop de temps caché dans ces murs.

— S'il est heureux ainsi, objecta Miriam en haussant les épaules, quel mal y a-t-il à cela ? Nous avons tous besoin d'un peu de bonheur dans ce monde horrible et cruel.

Vidette posa son livre sur ses genoux et se lança dans l'une de ses sempiternelles diatribes qui commençaient en général par : « De mon temps, les enfants n'auraient jamais été autorisés à faire ceci ou cela. » Comme d'habitude, Miriam laissa sa mère délivrer son petit sermon sans l'écouter. Elle se leva du tabouret de piano et alla prendre le violon qui reposait sur son support. L'archet se mit à glisser sur les cordes avec fluidité et les notes du manuscrit de Bach s'élevèrent dans le salon.

Au même moment, des grondements de moteur vinrent troubler la ligne mélodieuse. Il y eut des grincements de freins, des crissements de pneus sur le gravier de l'allée, des claquements de portières. Des voix fortes et de lourds bruits de bottes.

Miriam s'arrêta de jouer et regarda son père avec de grands yeux. Abel jeta son journal et se leva de son fauteuil tandis qu'on tambourinait violemment à la porte. Le vacarme résonna dans toute la maison. Vidette était tétanisée dans son fauteuil. Miriam fut la première à formuler ce qu'ils avaient tous déjà compris.

— *Les Boches.* Ils sont là.

À cet instant, les bribes d'optimisme auxquelles Abel Silbermann avait tenté de se raccrocher jusque-là, ses prières pour que ce jour n'arrive jamais, pour que tout s'arrange, tout cela fut balayé net.

Vue de la fenêtre, la colonne poussiéreuse de véhicules semblait emplir la cour de devant tout entière. La noire Mercedes décapotable de l'état-major était flanquée de deux motocyclistes. Derrière eux, trois side-cars de la Wehrmacht, encore plus lourdement armés, deux Kübelwagen et un camion de transport. Des soldats se déversèrent des deux côtés du camion, fusil à la main, tandis qu'Abel se précipitait vers la porte d'entrée. Il prit une profonde inspiration et l'ouvrit.

Tout n'est pas perdu. Tu peux encore les dissuader de faire ça.

L'officier responsable descendit de la Mercedes. Il était grand et mince, avec un visage sévère, aux contours acérés, comme un oiseau de proie. À son cou, il arborait la Croix de fer, et une autre sur la poitrine. Le double éclair, sigle redouté des Waffen-SS, ornait le côté droit du col de son uniforme ; sur sa casquette brillait une tête de mort en argent, insigne des sinistres unités *Totenkopf*. La seule vue de ces emblèmes suffisait à inspirer la terreur.

— Herr Silbermann ? Obersturmbannführer SS Horst Krebs. Vous savez ce qui m'amène ici, n'est-ce pas ?

Abel voulut répondre, mais sa gorge n'émit qu'un croassement étouffé. Et lorsque Krebs sortit un document de sa poche, ses oreilles s'emplirent d'un sifflement suraigu. Ce papier, c'était une longue liste de noms. Le cauchemar devenait réalité. Certaines familles juives avaient fui avant les supposées purges. Abel, en refusant de croire que de telles abominations pourraient se produire dans sa chère France, avait commis la pire erreur de sa vie, il le comprenait à présent avec un frisson d'horreur.

— Vous résidez ici avec votre épouse, Vidette Silbermann, et vos enfants Gabriel et Miriam Silbermann, c'est correct ? J'ai là l'ordre concernant votre transfert immédiat vers le camp de Drancy. À la moindre opposition de votre part, mes hommes n'hésiteront pas à tirer. Compris ?

Drancy était un camp de transit situé à dix kilomètres de Paris ; les Allemands s'en servaient de centre de détention temporaire pour les Juifs attendant leur déportation vers les camps de la mort. Abel avait également eu vent de ces rumeurs, mais là encore, il avait refusé d'y croire. Maintenant, il était trop tard. De toute façon, à quoi bon tenter de s'échapper ? Tous les fugitifs seraient repris bien avant d'atteindre la frontière suisse.

— Emmenez-moi. Ma vie m'importe peu. Mais je vous en prie, épargnez ma famille.

— De grâce... Pensez-vous que c'est la première fois que j'entends cela ?

Krebs bouscula Abel et pénétra à grands pas dans la maison. Ses soldats se massèrent autour de l'entrée. Abel se retrouva

face au canon de leurs fusils. Sa douillette maison familiale était tout à coup envahie par la présence incongrue et agressive des militaires, le hall raffiné résonnait du claquement de leurs bottes sur les parquets, s'emplissait de l'odeur de leur uniforme grossier, mêlée à des relents de cirage et d'huile pour armes à feu. L'Obersturmbannführer se tourna vers son second et lança d'un ton sec :

— Capitaine Jundt, emparez-vous de tous les individus dont le nom figure sur la liste et rassemblez-les dans l'entrée. Faites vite !

Le capitaine fit claquer ses talons.

— *Jawohl, mein Obersturmbannführer !*

Jundt relaya l'ordre de son supérieur et des soldats se ruèrent dans le salon pour s'emparer de Miriam et de sa mère, muette d'horreur, qu'ils durent traîner jusque dans l'entrée, pratiquement évanouie. Tandis que ses hommes exécutaient ses instructions, Horst Krebs déambulait au pied de l'escalier et regardait autour de lui, appréciant le bon goût des Silbermann. Krebs ne se considérait pas comme un barbare, contrairement à certains de ses pairs. Issu de la noblesse prussienne, l'homme parlait plusieurs langues et, avant la guerre, avait publié trois volumes de poésie sous son nom. Hasard des circonstances, il avait étudié au Conservatoire de musique de Halle, celui-là même qu'avait fondé le père de Reinhard Heydrich, le chef SS assassiné le mois précédent par la résistance tchèque. Les représailles avaient été terribles et se poursuivaient encore. Krebs, pour sa part, avait bien l'intention d'exercer sa mission en France avec un zèle égal à celui d'Heydrich.

Avisant le piano à l'autre bout du salon, près des portes-fenêtres, Krebs alla le voir de plus près. C'était un instrument de toute beauté, un Pleyel. Son œil averti de musicien le parcourut. Admirable... Peut-être le ramènerait-il en Allemagne, comme prise de guerre.

Puis, le regard de Krebs se fixa sur le manuscrit posé sur le pupitre du piano. Il haussa un sourcil. Le prit de sa main gantée de noir et l'examina avec attention.

Derrière lui, le hall résonnait des cris de Madame Silbermann et des supplications de son mari tandis que les soldats les forçaient à s'aligner à la pointe du fusil. Le capitaine Jundt hurlait : « *Wo ist das Gör ?* Où est le gamin ? » Il exigeait qu'on lui indique où se trouvait le jeune Gabriel dont le nom figurait sur la liste. D'autres hommes furent déployés pour fouiller le reste de la maison. Des bottes gravirent lourdement l'escalier, ébranlèrent les parquets à l'étage...

Krebs, lui, n'entendait plus rien. Son attention était entièrement monopolisée par le manuscrit qu'il étudiait avec fascination. Le papier jauni par le temps. L'autographe en première page. Se pouvait-il que ce soit un original ? C'était incroyable.

Le manipulant avec autant de soin que s'il s'était agi d'un papyrus susceptible de s'effriter au moindre contact, Krebs replaça le précieux manuscrit sur le pupitre, écarta les pans de son long manteau et s'assit au piano. Les six bémols à la clé indiquaient une pièce en sol bémol majeur, une tonalité particulièrement difficile. Il ôta ses gants et déchiffra les deux premières mesures.

Stupéfiant. Si ce manuscrit était authentique, il le voulait pour lui.

Quoique, tout bien réfléchi, il y avait même moyen d'en faire un meilleur usage. Krebs et le défunt Heydrich n'étaient pas les seuls nazis de haut rang à être passionnés de grande musique. C'était l'occasion rêvée pour se faire bien voir au plus haut niveau de la hiérarchie.

— *Entschuldigung, mein Obersturmbannführer...*

La voix de son second interrompit le cours de ses pensées.

— Qu'y a-t-il, Jundt ?

— Nous n'avons pas trouvé le garçon. On a fouillé toutes les pièces, mais il n'est nulle part.

— Comment ça, vous ne l'avez pas trouvé ? Comment est-ce possible ?

Krebs était plus irrité par l'intervention intempestive de son subalterne que par le fait que le gamin soit introuvable.

— Il doit se cacher quelque part.

— Les parents et la sœur refusent de nous dire où il peut être, *mein Obersturmbannführer*.

— Ah oui ? C'est ce qu'on va voir.

Krebs se leva du tabouret de piano et se dirigea d'un pas martial vers le hall. Ce genre de situation exigeait une autorité que ne possédaient pas les semblables de Jundt. Krebs sortit son automatique de service de son holster à rabat.

Alors qu'il atteignait le hall envahi de soldats, un bruit soudain le fit se retourner vers le salon. Surprise. Surgi de nulle part, un jeune garçon filait vers le piano.

Jundt s'écria : « C'est lui ! » comme si son commandant était aveugle.

Miriam Silbermann hurla :

— Gabriel !

Krebs comprit que le gamin, caché derrière les lambris, avait dû le voir se mettre au piano.

D'un geste farouche, le jeune garçon s'empara du manuscrit resté sur le pupitre.

— Saletés de Boches, jamais vous n'aurez notre trésor de famille !

Sa sœur aînée cria :

— Va-t'en, Gabriel !

Un soldat la fit taire d'un violent coup de crosse.

Gabriel se mit à courir, le précieux manuscrit serré contre son cœur, comme si aucune force au monde ne pouvait le lui faire lâcher. Il franchit la porte-fenêtre et traversa la pelouse en direction de la clôture au fond du jardin.

Krebs le regarda s'enfuir. Puis, calmement, sans se presser, il s'avança vers la porte-fenêtre. Fit un pas dehors, savourant la chaleur du soleil sur son visage.

Le gamin courait vite. Si Krebs le laissait faire, en un rien de temps il serait à la clôture et se fondrait parmi les arbres. Peut-être faudrait-il alors organiser une battue dans la campagne environnante qui mobiliserait une unité entière de Waffen-SS, tout cela pour retrouver ce petit morveux. Krebs leva son pistolet et visa soigneusement le dos de l'enfant qui continuait de

courir. Les chances de faire mouche étaient minces, mais Krebs était un tireur d'élite.

Le claquement de la détonation retentit dans tout le jardin. Dans la maison, Vidette Silbermann hurla de désespoir.

Le garçon tituba, fit encore deux pas mal assurés avant de s'effondrer de tout son long, inanimé.

Des cris s'élevèrent à nouveau de la maison, une fois encore coupés net par les soldats. L'Obersturmbannführer marcha jusqu'au corps sans vie de Gabriel Silbermann et du bout de sa botte lustrée, il le retourna. Un filet de sang dégouлина des lèvres de l'enfant. Il serrait encore le manuscrit comme si, jusque dans la mort, il se refusait à le lui céder.

Krebs se pencha et retira le précieux document des petits doigts. Du sang avait coulé sur la première page, constata-t-il avec écœurement. Peu lui importait que ce soit celui de l'enfant innocent qu'il venait d'abattre. Cette tache, à ses yeux, c'était comme un accroc sur une toile de maître. Cette partition qui avait traversé les siècles... tout ça pour finir souillée de manière indélébile par le sang d'un sale Juif. Répugnant ! Krebs glissa avec précaution le manuscrit à l'intérieur de son manteau afin de le préserver de tout autre dommage. Puis, il retourna vers la maison. Sa mission n'était pas encore terminée, mais d'ores et déjà cette journée qui s'annonçait au départ comme les autres resterait pour lui un jour à marquer d'une pierre blanche.

Très vite, les autres membres de la famille Silbermann allaient être emmenés vers leur nouvelle résidence temporaire, au camp d'internement de Drancy, en même temps que mille trois cents autres Juifs rafés par les troupes nazies et la police française dans le cadre de l'opération *Vent printanier*. Peu après, Abel, Vidette et Miriam se retrouveraient entassés dans le train qui les conduirait vers leur terrible destin.

Seul l'un d'eux devait en revenir un jour.

Oxfordshire

Bien des années plus tard

Le domaine s'étendait sur une douzaine d'hectares, soit à peine une fraction des terres qui l'avaient composé jadis, au temps de sa splendeur. Toutefois, il restait assez vaste pour couper du monde la grande demeure, en l'isolant des cottages voisins et du village tout proche de Wychstone. Un mur de pierre haut de trois mètres, bâti à l'époque par toute une armée d'ouvriers, ceignait la propriété sur tout son périmètre. Son portail en fer forgé était imposant. De style gothique, tout hérissé de pointes dorées, il était flanqué d'énormes piliers recouverts de lierre et surmontés de créatures héraldiques qui gardaient l'entrée du domaine depuis 1759. Symboles de la vieille Angleterre, elles étaient juste assez érodées et moussues pour conférer une impression de grandeur à l'ensemble sans avoir l'air décrépit.

Le lierre des piliers dissimulait un boîtier électronique noir commandant le mécanisme d'ouverture et de fermeture du portail, ainsi qu'un petit interphone par lequel devaient s'annoncer les visiteurs avant de pouvoir pénétrer à l'intérieur de la propriété ; le reste du temps, les grilles en interdisaient l'accès. Le mur d'enceinte était lui-même hérissé sur toute sa longueur de tessons de bouteille scellés dans la pierre, afin de décourager les visiteurs importuns. En théorie, un tel dispositif aurait dû être signalé par un panneau, mais le propriétaire des lieux se souciait peu de la législation et de sa responsabilité civile lorsqu'il s'agissait de protéger son intimité d'éventuels cambrioleurs, vandales et autres indésirables.

Le portail franchi, on remontait une longue allée sinueuse, bordée de vénérables chênes, qui menait à des pelouses parfaitement entretenues, puis à des jardins à la française et enfin, à la demeure elle-même. Rares étaient ceux qui n'étaient pas impressionnés par les proportions et la majesté de l'un des plus nobles manoirs de la région. La bâtisse s'élevait sur quatre étages, abritait plus de trente chambres à coucher et bien plus de salles de réception que nécessaire à quelque époque que ce fût. Ses multiples toits à pignons offraient tous les angles d'inclinaison possibles. Le lierre rouge et vert qui tapissait la façade était parfaitement taillé autour des dizaines et des dizaines de fenêtres à petits carreaux sertis de plomb. Des bouquets de cheminées pointaient tels des missiles vers le ciel bleu de l'Oxfordshire, fournissant un perchoir aux corbeaux qui décrivaient des cercles en croissant dans le silence paisible. Tout en bas, sur l'océan de gravier d'ornement entourant la demeure, s'alignaient des rangées d'Aston Martin, de Bentley et de Porsche ancien modèle – rien d'aussi vulgaire qu'une Ferrari.

L'endroit aurait pu être la résidence d'une personne richissime, d'un marquis, d'un vicomte ou encore de l'héritier d'une dynastie de commerçants victoriens continuant de jouir des fruits de l'empire familial. Une ancienne fortune... Ou un nouveau riche, au contraire : un multimillionnaire de l'internet ou un petit génie de l'informatique qui aurait touché le jackpot en concevant un logiciel ou une application à succès. En tout cas, l'un comme l'autre n'aurait pu faire l'économie de domestiques à demeure pour maintenir les lieux en état. Au minimum un majordome, voire deux, en plus du contingent requis d'employés de maison, de cuisinières et de jardiniers.

Sinon, le manoir aurait pu être ouvert au public et se visiter comme galerie, musée ou site de patrimoine des bâtiments historiques. En saison, il aurait accueilli des foules de touristes dans son enfilade de salles grandioses.

Mais ce n'était rien de tout cela. En fait, l'immense bâtisse était un local commercial. Une entreprise en activité, fournissant tout un éventail de prestations à ses clients. Au-dessus de

la grande entrée brillait une plaque en cuivre jaune : CLUB ATREUS, pouvait-on lire en grosses lettres gothiques. Le club tenait son nom d'un roi de la Grèce antique, père d'Agamemnon et de Ménélas, même s'il ne fallait y voir aucun lien avec la nature et le but de l'établissement. Nature et but qui n'étaient eux-mêmes connus que de quelques initiés.

L'Atreus était un club strictement privé, d'où le portail électronique et les murs hérissés de tessons de bouteille. Strictement réservé aux adhérents. En outre, le montant de la cotisation était très élevé ; seuls certains individus triés sur le volet pouvaient postuler au statut de membre et jouir ainsi de ce havre aussi exclusif que discret.

Et ce n'était guère étonnant vu les activités auxquelles ces distingués notables s'adonnaient en ses murs.

Derrière une haute fenêtre à balcon, au troisième étage, l'une de ces activités était justement en cours. La pièce était vaste, sa décoration spartiate. Dans le temps, c'était une chambre et elle pouvait encore remplir cet office, au besoin. Aujourd'hui, néanmoins, elle servait de cadre à tout autre chose. Au milieu trônait un antique pupitre d'écolier en bois, le genre à abattant avec un trou pour l'encrier. Il faisait face à un imposant bureau de professeur derrière lequel était disposé un tableau noir, tout aussi désuet avec sa craie et son chiffon à effacer. Il était entièrement couvert de lignes griffonnées d'une écriture penchée : « Je ne dois pas être un vilain garçon ; Je ne dois pas être un vilain garçon... »

À l'autre bout de la chambre, éclairé par une haute fenêtre, se dressait un portique composé de deux robustes montants traversés par une barre en acier à deux mètres de hauteur. À cette barre était suspendu l'un des deux occupants de la pièce, les bras attachés au-dessus de la tête par des menottes et des chaînes en caoutchouc. Sans ses chaussettes, il aurait été entièrement nu. C'était un homme grand, légèrement voûté, les cheveux gris, la petite soixantaine et pas au mieux de sa condition physique. Ses fesses pincées étaient quelque peu flétries

et très blanches, entre les zébrures rouges que lui infligeait sa partenaire depuis quelques minutes.

Blonde, séduisante dans le genre slave et sévère, elle affichait au bas mot quarante ans de moins que son client. Mais elle n'était pas nue, pas encore, ainsi que le stipulait le scénario qu'elle devait suivre à la lettre. Cela faisait partie des coûteuses prestations du Club Atreus. Or ce client avait des exigences bien précises, des consignes qu'il renouvelait à chacune de ses fréquentes visites : la fille devait porter la toque de remise de diplôme et le court habit noir des étudiants de première année de l'université d'Oxford. Articles obtenus, comme il se devait, auprès des fournisseurs officiels de l'université, Shepherd and Woodward, sur le High, surnom de l'artère principale de la ville. À grands frais. Hormis l'habit universitaire, les bas résille, les jarretelles et le porte-jarretelles noirs, la fille ne portait rien. Toujours selon les instructions du client. L'instrument de torture était une souple badine en osier, du genre dont se servaient autrefois les maîtres d'école pour infliger des châtiements corporels aux élèves désobéissants. Pourtant, ce client-là n'avait jamais tâté de la baguette à l'école. Il avait toujours été un élève modèle, promis aux lauriers universitaires.

— Tu as eu ta dose, espèce de méchant, *méchant* professeur ? s'enquit la blonde, un sourire coquin étirant ses lèvres rouges.

« Professeur », c'est ainsi qu'elle devait l'appeler dans leur jeu de rôles érotique. Son accent d'Europe de l'Est avait le don de le rendre fou.

— Non ! Encore ! Aïe !

Son cri de douleur et de plaisir mêlés fut couvert par le sifflement de la canne en osier qui fendit l'air et s'abattit dans un claquement sec sur son derrière blafard, y imprimant une énième marque violacée. Le pompon de la toque accompagnait le mouvement de la fille.

— Encore ! Plus fort !

Woosh. *Clac !*

Cela pouvait durer un certain temps. Ce que savait pertinemment la blonde, puisque c'était elle que ce client choisissait

toujours. Elle maîtrisait la technique bien mieux que les autres. Quelque chose dans le poignet... C'était comme un don, chez elle. Elle se faisait appeler Angélique, mais bien entendu, c'était un nom d'emprunt.

Ce client ignorait également que la séance très spéciale dont il jouissait à cet instant était en réalité tout sauf intime.

Le grand et vénérable chêne qui se dressait sur la pelouse offrait en effet un poste d'observation idéal : suffisamment proche du manoir pour mater, mais suffisamment éloigné pour ne pas se faire repérer depuis les fenêtres. En outre, on pouvait y accéder sans trop de difficulté en se faufilant de la haie aux buissons. Parfait pour l'homme perché dans ses branches. Le plus délicat avait été de passer par-dessus le mur sans dommage. Le reste, c'était facile. Amusant, presque. L'homme avait une vue imprenable sur la fenêtre qui l'intéressait et, à cette distance, son téléobjectif était capable de produire des gros plans d'une netteté impeccable.

La fille ne l'intéressait pas tant que cela. Le client, en revanche, c'était une autre affaire. Encore quelques clichés et il redescendrait discrètement de son perchoir, rebrousserait chemin, repasserait par-dessus le mur et rejoindrait son véhicule.

L'homme s'autorisa un sourire en voyant la blonde prendre son élan pour fouetter une fois de plus le vieux pervers. Il entendait presque le claquement sec de la badine d'osier sur la chair tendre, flasque et blanche. Dans le cadre du viseur, le client avait les yeux révulsés, la bouche ouverte en un soupir d'extase.

L'obturateur se déclencha encore une fois.

Un cliché parfait.

Quelqu'un allait être content.

Ben Hope était assis au bord du lit à une place, son vieux sac en toile vert calé entre les pieds. Il embrassa du regard cet environnement étrange et pourtant si familier.

Qu'est-ce que je suis revenu foutre ici ?

À bien des égards, il ne se sentait guère différent du garçon qui avait jadis vécu dans cette chambre, dormi dans ce lit, et fait toutes les bêtises qu'on peut faire à dix-neuf ans, en particulier quand on a le diable au corps et des valises trop lourdes à porter. En même temps, il était très différent d'alors. Le genre de vie qu'il menait depuis une vingtaine d'années ne pouvait que changer un homme en profondeur, quand elle ne le tuait pas tout court.

Mais une chose était sûre : l'endroit, lui, avait à peine bougé durant sa longue, très longue absence. L'Old Library 7 dégageait toujours l'odeur de renfermé d'un bâtiment en mal de rénovation depuis un siècle, voire plus. Le plus urgent aurait été de réparer les menuiseries abîmées et jaunies de l'antique bow-window victorien. La moquette présentait les mêmes traces d'usure que dans ses souvenirs. Les fauteuils, recouverts d'une fine housse, étaient ceux dans lesquels il s'avachissait soir après soir pour lire, et où il finissait toujours par piquer du nez, son livre ouvert et corné sur les genoux. Même le bureau tout esquiné était d'origine : Ben reconnut ses marques de brûlure de cigarette, ainsi que la grande balafre qu'il avait infligée au plateau en fracassant une bouteille dessus, dans un accès de colère avinée.

En colère, Ben l'était souvent à cette époque. Et ivre encore plus. Ce n'était pas son meilleur souvenir...

La seule chose qui manquait, c'était le vieux piano près de la fenêtre. On l'avait remplacé par un sofa défoncé, ce qui a priori semblait plus logique. Comment l'administration avait-elle pu

juger pertinent de mettre un piano dans une chambre d'étudiant, c'était un mystère que Ben n'avait jamais pu percer. Pas une seule fois il n'avait soulevé son couvercle. À l'époque, il ne savait jouer d'aucun instrument de musique et d'ailleurs, il n'avait toujours pas appris.

Ben se leva du lit et alla vers l'ancien emplacement du piano. Il leva le loquet de la fenêtre à guillotine qui avait été si souvent peinte et repeinte qu'il fallait forcer pour l'ouvrir, et fit remonter le châssis récalcitrant pour se pencher à l'extérieur.

La vue était exactement la même qu'une vingtaine d'années auparavant : la cour rectangulaire en contrebas et, en face, l'arrière des Meadow Buildings. Au-delà s'étendait Christ Church Meadow, l'immense espace vert de l'école. Au cœur d'une ville de cent soixante mille habitants, ces seize hectares préservés de champs et de bois représentaient un véritable havre de paix pour la faune aussi bien que pour Ben. L'odeur de la rivière montait jusqu'à lui, ainsi que le bruit de la circulation, au loin. C'était une matinée froide et ensoleillée des vacances de Pâques, entre *Hilary* et *Trinity*, respectivement le deuxième et le troisième trimestre universitaire, et l'habituelle cohorte de touristes armés d'appareils photo se pressaient autour du *quad*, la cour intérieure. Des Espagnols, à en juger par la bruyante narration du guide qui leur faisait visiter au pas de charge les vénérables sites de l'école.

Ironie du sort, on lui avait attribué son ancienne chambre d'étudiant. Mais était-ce vraiment un hasard ? Seraphina, après consultation des archives, avait peut-être eu envie de faire du zèle. S'était-elle imaginé que, nostalgique de cette époque, Ben lui saurait gré de lui permettre de s'attendrir sur sa jeunesse passée ? C'était bien mal connaître son histoire avec Christ Church, sans parler des circonstances de son départ.

Ce qui le ramenait à la question qui le tarabustait depuis son arrivée à Oxford, en tout début de matinée.

Qu'est-ce que je suis revenu foutre ici ?

En réalité, Ben le savait très bien.

Tout s'était joué sur un coup de tête. Une impulsion subite. Avec le recul, ce séjour ne resterait peut-être pas dans les annales

de ses initiatives les plus sensées. Finalement, il devenait peut-être sentimental avec l'âge... Ce qui ne lui ressemblait pas, du moins se plaisait-il à le penser. Pourtant, il était bel et bien là. Une nuit, pas plus. Le lendemain, il avait rendez-vous pour affaires à cent kilomètres d'Oxford ; peu après, il rentrerait chez lui, au Val, et reprendrait le cours normal de sa vie.

Rien d'insurmontable, donc. Il en avait vu d'autres, à sa grande époque...

Ben consulta sa montre. Le petit déjeuner était toujours servi dans le Grand Hall et il avait besoin d'un café. Mais avant, une douche rapide s'imposait : il se sentait sale après sa longue route depuis la Normandie. Comme son nom le suggérait, l'Old Library était la plus ancienne résidence étudiante de l'école, et à l'époque, les commodités n'étaient pas la priorité des architectes. Chaque étage était doté d'une seule salle de bains commune. Celle de Ben se trouvait au bout d'un couloir aux relents d'humidité. Pour y arriver, il fallait passer devant une série de fenêtres ovales, profondément enfoncées, et descendre un petit escalier qui craquait à chaque marche.

La salle de bains était presque aussi délabrée et moisie que dans ses souvenirs, et la tuyauterie continuait de hurler comme un loup-garou sous la pleine lune. Ben se doucha sous une eau tiédasse, se rhabilla à la hâte et ferma la porte de sa chambre. L'énorme clé qu'il avait retirée en arrivant à la loge du portier était la même antiquité victorienne que celle dont il se servait déjà à l'époque. Il la glissa dans sa poche, dévala l'escalier et franchit la porte cloutée d'Old Library. Pour atteindre le Grand Hall, il fallait traverser une petite cour fermée qui, jusqu'aux alentours de 1520, avait été le site d'un prieuré du huitième siècle. Ce lieu regorgeait d'histoire. Mais pour l'instant, Ben craignait surtout de louper son café du matin. Il pressa le pas jusqu'à l'escalier monumental qui menait au réfectoire.

Le Grand Hall n'avait pas changé non plus. Ben retrouva l'imposant plafond cintré, les riches boiseries aux murs, la ligne chronologique des sommités oxfordiennes dans leurs vieux

cadres dorés – Ben n’avait jamais cherché à retenir leurs noms – et les tables d’une longueur démesurée où les étudiants qui avaient le courage d’ingurgiter la cuisine universitaire prenaient leurs repas. Ben se souvenait vaguement avoir entendu dire qu’une grosse production s’était servie du réfectoire comme décor pour son film. Une histoire de gamin sorcier... C’était tout ce qu’il avait retenu. Il n’allait pas souvent au cinéma.

Le service du petit déjeuner s’achevait. Quelques personnes faisaient encore la queue au self, à gauche de la salle, choisissant des pâtisseries et des croissants, tandis que des employés leur proposaient des boissons chaudes. Ben prit un mug de café noir, c’est tout, et alla s’asseoir seul au bout d’une des longues tables à tréteaux, à proximité de la porte. Il comptait avaler son café et s’éclipser avant d’être obligé d’engager la conversation avec quelqu’un.

Il étudia les visages autour de lui. La plupart étaient de son âge. C’étaient sans doute d’anciens élèves de sa promotion, venus comme lui assister à la réunion organisée par l’école. Certains se connaissaient et s’étaient massés en petits groupes dont les rires et les bavardages fébriles résonnaient dans l’immensité de la salle. Toutes ces têtes n’évoquaient rien à Ben.

Le café de l’école, en revanche, se rappela à son bon souvenir dès la première gorgée. Toujours aussi infect. Un jus de chaussette, l’équivalent du caoua de l’armée britannique, ainsi que Ben devait le découvrir par la suite. Impossible d’avalier d’un trait ce liquide ignoble ! Ben se mit à le boire à petites gorgées, plongé dans ses pensées.

Une voix s’éleva dans son dos, vibrante de stupéfaction :

— *Ben Hope ?*

Ben se retourna, son café à la main. Un type avait pilé net avec son plateau chargé d’une théière, d’une tasse, d’une soucoupe, d’un pot à lait, d’un bol de céréales et d’un verre de jus d’orange. L’espace d’une ou deux secondes, ils se dévisagèrent. Le gars était un peu plus âgé que lui. Ni grand ni petit, ni gros ni maigre. Cheveux châtain clair grisonnant aux tempes. Ce visage, Ben le

connaissait bien. Et surtout ces yeux d'un vert vif. Pétillements de malice, ils sondaient les siens avec intensité.

— Ben Hope, c'est bien toi, hein ? Mais oui, c'est toi ! Bon sang, ça fait combien de temps ?

— Nicholas ? Nicholas Hawthorne ?

— Ouf, tu te souviens de moi ! Je commençais à croire que l'âge m'avait défiguré au-delà de toute identification. Toi, par contre, tu ne vieillis pas ! Tu n'as pas du tout changé.

— C'est faux, répliqua Ben. Mais c'est gentil quand même.

Il lui désigna la place à côté de lui.

— Tu te joins à moi, Nicholas ?

— Mais avec joie !

Nicholas Hawthorne s'installa sur la banquette. Il régnait entre eux la maladresse hésitante et étrange qu'éprouvent deux amis qui se sont perdus de vue depuis longtemps ; il faut à nouveau briser la glace.

Hawthorne sourit.

— Tout le monde m'appelle Nick, aujourd'hui. Nicholas, c'est mon nom de scène. Une idée de mon agent... Il prétend que le côté formel est plus en phase avec le marché de la musique classique. Mais n'écoute pas mes radotages ! Et toi, alors ? Tu es bien la dernière personne que je m'attendais à voir ici !

— Je n'en reviens pas moi-même, répliqua Ben.

— Qu'est-ce que tu deviens depuis tout ce temps ?

— Oh, ceci et cela...

En fait, parmi toutes les choses qu'avait accomplies Ben au cours de ces vingt dernières années, rares étaient celles dont il pouvait discuter autrement qu'en termes vagues. De toute façon, même s'il avait pu en parler, et même s'il n'avait pas été homme à tout garder pour soi, les détails de ses péripéties auraient traumatisé la plupart des gens paisibles et normaux, à qui son existence faite de risques et de dangers aurait paru totalement déconnectée de la leur, voire terrifiante. Ben s'y était préparé en venant, et sa stratégie était simple : fournir un compte rendu aussi bref et sommaire que possible de son parcours, rester dans le flou, esquiver les questions directes.

— Je vis en France, maintenant, dit-il.

— Pour les affaires ou pour le plaisir ?

— Un peu des deux.

— Tu es marié ? Tu as des enfants ?

Ben fit non de la tête. C'était encore la réponse la plus simple à cette question. La réalité était plus complexe. Comme la plupart des aspects de sa vie.

— Ça ne me surprend pas de toi, dit Nick. Pour les enfants, en tout cas. Moi, c'est pareil. Je suis trop accaparé par mon travail.

Il marqua une pause avant de reprendre :

— En fait, ce qu'on m'a dit, c'est que tu avais tout plaqué pour t'enrôler dans l'armée. Et que tu y as fait des étincelles, à en croire la rumeur.

— Il ne faut pas se fier aux rumeurs.

Nick se mit à rire.

— C'est bien vrai ! En même temps, ça ne m'a pas du tout étonné de ta part.

— Ah non ?

— Absolument pas. Après tout, tu étais déjà la tête brûlée de l'école. Les murs de Christ Church résonnent encore de tes exploits mythiques...

— Je n'étais pas au courant.

Ben espérait que Nick n'allait pas lui infliger le récit de ses quatre cents coups. Il n'avait aucune envie de se les remémorer.

Par chance, cela lui fut épargné. Nick, apparemment conscient de sa réticence à évoquer le jeune Ben Hope, changea rapidement de sujet.

— En tout cas, ça me fait vraiment très plaisir de te revoir, Ben. Mais qu'est-ce qui a bien pu te ramener à Oxford ?

— À vrai dire, toi.